



Concours littéraire d'Alsace 2024

2^e édition

**Recueil des
textes lauréats**
Forme courte adultes

“ *Deck,
son bleu,
et moi* ”

LE BLEU DE DECK, LE SOUFFLE DES MOTS

Avec plus de cent participants issus de toute l'Alsace, cette deuxième édition du concours littéraire d'Alsace témoigne de la vitalité et de la richesse de l'écriture amateur sur notre territoire. Autour des œuvres du céramiste Théodore Deck et de son fascinant "bleu Deck", les auteurs en herbe ont fait preuve d'une créativité foisonnante, réinventant un pan emblématique du patrimoine alsacien à travers leurs mots. Cette dynamique illustre la manière dont l'écriture peut devenir un outil puissant pour développer les imaginaires, renforcer la tolérance et favoriser l'accès de tous à la culture.



En soutenant les pratiques amateurs et en valorisant les talents qui s'expriment au cœur de nos territoires, la Collectivité européenne d'Alsace place la culture et la création au cœur de sa mission de service public. À travers ce recueil de textes lauréats, l'Alsace se raconte, se réinvente et se projette, portée par une mosaïque de voix et de talents. Félicitations aux lauréats et un grand merci à tous les participants pour cette belle aventure littéraire, riche de sens et de promesses !

Jean-Philippe Maurer,

Conseiller d'Alsace,
Président des jurys de la 2^e édition
du concours littéraire d'Alsace

Mot du musée Théodore Deck & des Pays du Florival de la Ville de Guebwiller et de l'association Théodore Deck

« Il arracha le feu au ciel ».

Cette épitaphe glorifiant les talents de céramiste de Théodore Deck (1823 - 1891) trouve aujourd'hui un écho dans les textes que le musée Théodore Deck & des Pays du Florival de la Ville de Guebwiller et l'association Théodore Deck ont eu le plaisir de lire lors de cette 2^e édition du concours littéraire d'Alsace.

Né à Guebwiller d'un père teinturier sur soie, Théodore Deck a grandi dans l'univers des couleurs. Il a acquis une renommée mondiale grâce à la qualité de ses émaux, et notamment à son fameux "bleu Deck", un turquoise intense et éclatant inspiré du bleu de Perse.

Trois œuvres présentées au musée ont été choisies comme sources d'inspiration pour la forme courte du concours adultes. Elles sont représentatives de la production éclectique de Deck, aux influences orientales en particulier. Une invitation au voyage qui a transporté les participants dans des mondes très différents et fascinants.

Le musée et l'association ont à cœur de valoriser la vie et l'œuvre du céramiste, ainsi que de son entourage, auprès d'un large public. À travers leurs écrits, les lauréats ont participé au rayonnement de Théodore Deck. Ils ont su sublimer ses couleurs et ont donné vie à ses œuvres tout en y apportant des touches d'originalité.

Le musée Théodore Deck & des Pays du Florival de la Ville de Guebwiller et l'Association Théodore Deck ont été honorés de participer aux jurys de délibération et remercient chaleureusement la Collectivité européenne d'Alsace pour sa sollicitation et l'opportunité de valoriser l'œuvre de Deck à travers ce concours. Nous remercions également tous les lauréats et les participants pour ce bel hommage rendu au céramiste, à son bleu et à l'Alsace, sa terre natale.

Marina Di Vagno,

Médiatrice culturelle du musée
Théodore Deck & des Pays du Florival

Pascal Rigollier,

Président de l'Association Théodore
Deck



En savoir +
sur le musée

Nous remercions les membres du jury de la forme courte adultes 2024 :

Pascal Rigollier,

Président de l'association Théodore Deck

Jennifer Daher,

Libraire à la librairie Le gang du livre à roulettes à Diemeringen

Servane Rey,

Gestionnaire administrative à la Direction des Solidarités de la Collectivité européenne d'Alsace

Aurore Harter,

Membre du Conseil de développement d'Alsace

Pierre Planchon,

Bibliothécaire à la médiathèque de Monswiller

Laurette Grangeot,

Professionnelle du livre



Éva Derouin

“Les trois vases” 7

Arthur Dyduch

“La princesse et le céramiste” 15

Corinne Longhi

“Pacha” 21

Laetitia Midou

“Chacun cherche son bleu” 29

Joëlle Walch

“Les trois secrets bleus” 35

Gabrielle Mionet

“Le lézard et le magicien” 39





Issue d'études littéraires, je suis passionnée de littérature médiévale et du format du conte qui m'émerveille par sa capacité à réconcilier toutes les époques dans ses morales universelles.

J'écris beaucoup pour moi, je partage et j'échange parfois avec des amis choisis, mais c'est la première fois que je passe la porte des concours... j'y toquerai sans doute de

nouveau ! Les photographies des trois vases de Deck m'ont tout de suite attiré l'œil, et immédiatement je me suis dit : « C'est un beau sujet ! C'est vraiment un beau sujet ! Bon, je crois que c'est le prétexte rêvé pour écrire un nouveau conte et le partager ! », alors c'est ce que j'ai fait, et nous voilà ici.

À qui le tour ?



Les trois vases

Les trois vases

Le conte que vous allez lire a été écrit par Mme S..., sur la base d'une tradition orale qui s'est établie de mère en fille au sein de sa famille depuis le milieu du XIXe siècle dans la vallée de Guebwiller. Nous l'avons laissé en l'état, tel que sa petite fille nous l'a transmis. Nous espérons qu'il profitera désormais au plus grand nombre.

Dans le village d'Orschwihr vivaient jadis deux femmes tant semblables en grâce et en qualités que tout conspira à les faire rivales. Comme elles étaient toutes deux filles de cultivateurs modestes, l'argument de leur rivalité devint bien vite le mariage.

La première fut promise à un petit vigneron du domaine, ce dont elle fut bien aise jusqu'au jour où la seconde s'attacha à un commerçant d'Issenheim, qui était un meilleur parti.

Comme la coutume de la Schwammen le voulait encore en ce temps-là, les fiancés n'attendirent point le mariage pour faire œuvre de chair, en vertu de quoi la première des deux femmes fut grosse avant la fin du deuxième mois. Malgré maints efforts et prières sur les sommets fertiles du Bollenberg, la deuxième ne fut jamais exaucée, et son mariage s'en trouva rompu.

– Allons donc ! fit la première lorsqu'elle l'apprit. Je savais bien que la Nature me préférerait à toi.

– Malheureuse, dit la seconde, tu oses railler ta semblable à qui la Terre refuse ce qu'elle désire le plus au monde. Ainsi soit-il.

Le visage sombre, elle se retira sur le sentier des vignes d'où l'on apercevait la chapelle Sainte Appolonia. On ne la revit que vingt ans plus tard.

La première femme, désormais veuve, avait eu trois charmantes filles de son mariage, dont elle ne manquait pas de se vanter. En reconnaissant la femme qui reparaisait soudain au village, elle fut décidée à l'accueillir dans le faste et lui faire la démonstration de son aisance. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en retour, l'invitée fit porter à sa demeure trois beaux vases d'un bleu tel qu'elle n'en avait jamais vu, scellés d'un couvercle de laiton doré, trois vases destinés à ses trois filles.

La veuve, éblouie par la beauté des vases et croyant se les voir offrir comme une marque de révérence toute naturelle, vraisemblable et raisonnable, pressa ses filles d'accepter ce qui ferait bientôt leur plus grand malheur, car chacun des vases renfermait le désir le plus grand des trois filles.

Le premier, offert à l'aînée, était large et haut comme une coupe de victoire antique dont le renflement doux évoquait le confort et l'abondance.

Le deuxième, tout semblable à une carafe de Chine, avait un dragon enroulé à son col comme la cuscute à l'usnée, le chèvrefeuille au coudrier. Il fut destiné à la cadette.

Le dernier et plus petit des trois vases, tendu à la plus jeune des filles, paraissait la lampe d'un génie persan, ornée d'astres et de soleils, d'arabesques végétales plus belles que la nature ne peut en offrir.

Ce que les trois filles méprisèrent d'abord pour la plus somptueuse des offrandes ne manqua pas de dévoiler toute son ombre lorsque la vieille femme leur révéla avant de disparaître le prix qu'elles paieraient pour l'orgueil de leur mère. Qu'elles ouvrent ces vases ou cherchent à s'en débarrasser, un grand malheur s'abattra sur elles. Qu'elles les laissent fermés et jamais elles ne posséderont ce qu'elles désirent le plus au monde. Telle était la malédiction qui pèserait désormais sur la vie des trois jeunes filles.

Beaucoup de temps passa sans qu'aucune des trois filles ne découvre le contenu de son vase.

L'aînée, qui était peu superstitieuse et désirait la Richesse plus que tout au monde, redoubla de stratagèmes pour arriver à ses fins mais tous les efforts qu'elle mit à s'enrichir furent sans effet et finirent par la priver de la moindre de ses possessions. Plongée dans le plus grand dénuement, elle ne laissait pas de contempler le beau vase,

jusqu'au jour où elle ne put plus résister : elle retira le couvercle de laiton doré et découvrit plus d'or et de pierres précieuses qu'il n'en fallait pour mener la vie d'une reine. Étant bien connu que les semblables s'attirent, une demande en mariage vint bientôt consolider cette fortune, mais au lendemain des noces, la santé de la jeune mariée défailloit subitement. Confortablement alitée dans son lit en bateau orné d'or et de bronze, elle perdit successivement le goût, l'odorat, et se trouva dans l'incapacité de bouger le moindre de ses membres et de prononcer la moindre parole. Tous les plaisirs simples lui furent brutalement retirés et quand on crut enfin que la vie allait la quitter, son état ne déclina plus ; la vue, seule, lui avait été épargnée.

Ainsi l'aînée des trois filles vécut encore de longues années, entourée des beaux meubles d'apparat qu'elle pouvait observer à sa guise et de ses domestiques qu'elle jaloua, tous les jours de sa vie, jusqu'à leur rang.

La cadette des filles avait assisté aux noces de l'aînée sans cacher sa convoitise, car chacun savait au village que son souhait le plus cher était de connaître l'Amour. Cependant, quand elle apprit quel malheur avait touché sa sœur, elle se garda bien d'ouvrir son propre vase de peur de connaître le même sort. Le temps passa ainsi sans que la malheureuse ne se trouve au cœur le moindre élan amoureux, mais un beau jour, la rumeur vint au village que la vieille femme avait été retrouvée et condamnée au bûcher de l'Haxafir. Il n'en fallut pas davantage à la cadette qui, chaque jour, brûlait d'envie à la vue du vase : tandis que les cendres étaient encore chaudes sur la colline, elle retira le couvercle de laiton doré et y découvrit un rouleau de parchemin où étaient inscrits la date et le lieu d'un rendez-vous dont elle ignorait jusqu'alors tout. Le gentilhomme qu'elle rencontra ce jour-là, et dont elle s'éprit immédiatement, put seul attribuer cette merveilleuse rencontre au Hasard. Ils furent près de trois jours sans se quitter guère, et quand le jeune homme se trouva mal dès après leur premier baiser, personne sinon la jeune fille ne comprit la part qu'elle avait jouée dans ce malheur. En quelques mois, elle vit le jeune homme, qu'elle aimait déjà tant, dépérir jusqu'à la tombe. Quoique la cadette en ressentit d'abord une douleur épouvantable, la tentation de connaître de nouveau le tendre sentiment qui lui avait été si longtemps refusé était plus forte : bientôt, elle se précipita au col du vase, où elle trouva enroulée une nouvelle feuille de parchemin.

De nouveau elle se rendit au point de rencontre, avec l'espoir vigoureux que le précédent malheur ait été dû au hasard. L'issue n'en fut cependant point différente, et elle se trouva à pleurer tout haut, inconsolable, la perte de son nouvel amant. Il fallut pourtant à la jeune fille renouveler la série des mêmes accidents une troisième fois, qu'elle ne puisse plus souffrir la douleur de la perte et que les mères du village commencent à porter sur elle un œil méfiant pour qu'elle jure ne plus jamais regarder dans le fond de ce magnifique et si terrible vase. Aussi, pour bannir à jamais de son esprit et de son faible cœur toute tentation, la cadette fit ses adieux à sa mère ainsi qu'à sa sœur puînée et partit se retirer dans un couvent près d'Osenbuhr. On lui offrit d'abord l'hospitalité, mais sitôt qu'elle eut fait le récit de ses malheurs, les sœurs tant épouvantées pour l'Amour du Seigneur la prièrent de rebrousser chemin. Désespérée, la cadette laissa à la porte du couvent le vase qu'elle portait avec elle. Elle disparut ce soir-là dans la forêt et on n'entendit plus jamais mot d'elle par la suite.

La plus jeune des trois filles, toute malade qu'elle était depuis l'enfance, n'avait connu que le malheur depuis qu'elle avait reçu en don, comme ses sœurs, le beau vase qui gardait éloigné d'elle le seul souhait auquel elle aspirait. Ce n'était pas la Richesse, ni l'Amour, mais bien le Bonheur qu'elle avait osé si jeune souhaiter pour sa vie, et qui lui était à présent hors d'atteinte. De nature songeuse, elle se comparait souvent aux résidents de l'hospice à qui elle rendait visite par charité, atteinte elle-même d'une infirmité peu commune, le petit vase qu'elle portait partout avec elle et qu'elle désignait comme un membre en trop. Jamais quiconque ne la vit sourire, ni le jour de ses noces, ni le jour où naquirent ses deux enfants, un fils et une fille. Elle se lamentait souvent, et les médecins des environs lui prêtaient un excès de bile noire, une humeur mélancolique, qui la gardait éloignée des lourds travaux des vignes. Parce qu'elle était peu encline aux bavardages et qu'elle ne se séparait jamais du vase qui rappelait à la vieille femme sa faute, on la voyait rarement en compagnie de sa mère.

Cette dernière, couverte de honte mais protégée par son orgueil, n'avait jamais demandé à aucune de ses filles ce que contenaient leurs vases, certaine de l'apprendre tôt ou tard. Les années passant, elle se résolut à penser que sa dernière-née avait été la plus chanceuse

et que sa jeunesse d'alors avait emprisonné dans le vase un désir suffisamment accessoire pour qu'elle réussisse à fonder la famille qui avait été refusée à ses sœurs. Le jour où elle tomba gravement malade, elle fut veillée par sa fille, et elle lui confia alors le secret de la querelle à l'origine de la terrible malédiction. Sans avoir de parole compatissante à son égard, elle se plaignit une nouvelle fois du sort qui avait été réservé à ses deux premières filles.

– Que tu es heureuse, mon enfant, d'avoir fait ce beau mariage et d'avoir eu ces beaux enfants !

– Heureuse ! Mère, m'avez-vous jamais vue heureuse ?

– Il est vrai. Depuis que cette malédiction est tombée, tu portes le visage du deuil.

– Que faire ? puisque le Bonheur m'est refusé à jamais.

À ces mots, la vieille femme eut d'abord un geste d'épouvante, mais son visage laissa rapidement place à l'amertume.

– Le Bonheur ! C'est donc cela... Malheureuse ingrate, tu es plus chanceuse que je ne le pensais. Crois-tu être la seule à en être privée ? Connais-tu une personne ici qui ne se soit jamais vantée d'avoir trouvé le Bonheur, même en le cherchant ?

Que t'importe, à toi, de connaître la forme de ton Bonheur, quand tu sais qu'il se trouve contenu là, dans ce vase vivant de bleu ? Tu as su emprisonner le seul désir que je ne pensais pas terrestre, te faisant plus libre qu'aucun Homme sur cette Terre. Pourtant, tu portes le visage du deuil.

La vieille femme rendit son dernier souffle le jour-même. Sa fille, ma grand-mère, ton aïeule, ne raconta pas tout de suite à ma mère ce qu'elles s'étaient dit dans le secret de la chambre, mais on vit son comportement changer de jour en jour. Ce fut comme si la malédiction dont elle se disait atteinte s'en était allée avec sa mère, et quoiqu'elle gardait toujours le petit vase près d'elle, on la surprenait parfois à sourire devant une fleur ou un beau coucher de soleil. C'est sur son propre lit de mort qu'elle confia à ma mère cette histoire, qui me la confia à son tour lorsque je fus en âge de la comprendre. Elle me rapporta les dernières paroles de ma grand-mère, que je n'oublierai jamais, et que tu dois entendre à présent :

– Tu n'es pas maudite comme moi, ma fille, mais si tu attends que le Bonheur vienne à toi ou que tu le cherches sans répit, tu seras tout aussi prisonnière du vase que je ne l'étais, obsédée par ce qu'il contient, ou ne contient pas. Tu en oublieras de regarder chaque jour

l'extérieur, les beaux motifs, la couleur si vibrante qu'elle peut élever le cœur des âmes les plus sombres comme elle a élevé la mienne. Je te souhaite une vie pleine, défaits de quêtes impossibles, une vie pleine de petites et de grandes joies. Va.



Écrire une présentation me concernant me paraît plus difficile que d'écrire une nouvelle ! Pas de place pour l'imaginaire, il faut se concentrer sur la réalité... Alors je vais tricher un peu.

Je ne m'appelle pas Arthur Dyduch mais Petit esprit de l'ours. Je n'habite pas à Strasbourg d'ailleurs, je vis dans une maison en bois près de la mer de la tranquillité sur la Lune.

Je n'ai pas étudié la théologie ni les métiers du livre, non, à la place, je suis parti en Grèce discuter avec Socrate puis je me suis promené avec Goethe dans les forêts allemandes et après cela, j'ai visité l'univers avec Alfred Bester et Robert Young.

Aujourd'hui, je ne passe pas mon temps à travailler, je rêve plutôt d'écrire le plus beau et le plus romantique roman de science-fiction et d'escalader le Mont Olympus sur Mars.



La princesse et le céramiste

La princesse et le céramiste

Café La Nouvelle-Athènes, Paris, 1861

Le céramiste Théodore Deck et son ami le peintre Jean-Jacques Henner prenaient le café et discutaient d'art, mais aujourd'hui l'attention de Théodore était ailleurs. Il était obnubilé par la présence d'une mystérieuse et exotique femme assise au fond de la salle.

- Qui est cette femme, assise là, seule, si belle et si triste ? demanda le céramiste.

- C'est la princesse Âbi, une princesse perse, répondit le peintre. Son pays est en guerre, elle a été obligée de fuir et la voici dans la ville lumière. À son arrivée, le Tout-Paris était à ses pieds mais sa tristesse a fait fuir tout le monde...

- Quelle accablante tragédie, soupira le céramiste.

- Assurément... Son regard empli de solitude est terrible...

- Jean-Jacques, je ne peux rester là avec toi alors que cette princesse se morfond. Accorde-moi un instant, je te prie, que je tente de redonner à son cœur un peu de joie.

- À ton aise mon ami, mais je te préviens : sa tristesse est réputée être sans remède.

Le jeune homme se leva et se dirigea vers la princesse.

- Madame, je vous présente mes hommages et vous demande respectueusement l'autorisation de m'asseoir à vos côtés. Une question me tourmente et je brûle de vous la poser.

La princesse posa ses yeux sur le céramiste et d'un geste las désigna une chaise.

- Je vous remercie. Je me présente, je suis Théodore Deck,

céramiste.

- Bonjour Monsieur Deck, répondit la princesse. Quelle est cette question si importante que vous souhaitez me poser ?

- Eh bien, j'étais installé juste là-bas avec mon ami lorsque je vous ai aperçues, vous et votre tristesse. J'ai été ému et je me suis dit que je ne pouvais pas vous laisser ainsi ; aussi, veuillez pardonner cette démarche cavalière, j'ai eu l'irrépressible envie de vous faire sourire. Je souhaiterais donc savoir comment pourrais-je vous faire sourire.

- Vous êtes céramiste dites-vous ?

- Oui madame.

- Dans mon pays, les artisans produisent les plus belles céramiques du monde.

- Je ne le sais que trop bien et j'ai une profonde admiration pour les céramistes de votre pays.

- Toute ma vie, au matin, je me suis baigné le visage avec une vasque qui avait été façonnée pour célébrer ma naissance. Lors de mon départ pour Paris, dans la précipitation, elle a été brisée en mille morceaux.

La princesse sortit un tesson de sa poche et le posa sur la table.

- Voici tout ce qu'il en reste...

Le jeune homme prit le morceau dans sa main et l'observa comme un trésor. Ce petit bout, ce petit morceau de rien du tout, était d'un bleu extraordinaire. Il joua avec la lumière, appréciant la féerie des reflets et des jeux de transparence.

- Ce bleu est tout bonnement incroyable, souffla-t-il.

- Oui... acquiesça la princesse. C'est le bleu de mon pays, celui qu'a parfois la mer et celui du ciel, celui qui exalte nos vêtements, qui magnifie les murs de nos maisons et qui embellit la vaisselle de nos repas.

Théodore écoutait la princesse et pensa lui aussi à son pays natal.

- Là d'où je viens, dit-il, il y a un petit massif de montagnes que l'on appelle les Vosges. Et lorsqu'on les regarde, elles ne sont pas vertes, ni brunes, ni mêmes blanches, elles sont bleues. Et le bleu des montagnes se partage l'horizon avec le bleu du ciel. Si votre cœur est un tant soit peu sensible, il ne peut que s'émouvoir devant toute la beauté qu'offre la ligne bleue des Vosges...

- Pouvez-vous me le montrer ? J'aimerais le voir, demanda la princesse.

- Je vous demande pardon ?

- Vous êtes céramiste, avez-vous habillé vos œuvres de ce bleu ?

Théodore baissa les yeux de honte, jamais il n'y avait pensé. Il resta songeur un moment, puis il s'exclama :

- Chère princesse, dit-il, je sais comment vous faire sourire ! Je vais créer ce bleu et vous offrir une de mes œuvres qui en sera habillée. Je vais de ce pas à l'atelier !

La princesse le remercia et il la remercia à son tour, puis il passa devant son ami et le salua brièvement.

- J'ai à faire, Jean-Jacques !

Son ami, ravi de la tournure des événements lui sourit et le salua.

De retour dans son atelier, ivre d'une puissance créatrice, Théodore se mit au travail. Il réfléchit en premier à la forme de la céramique qu'il allait offrir à la princesse. Elle avait parlé d'une vasque avec laquelle elle se baignait le visage. Il fallait donc qu'elle soit assez grande et évasée pour qu'elle puisse y plonger ses mains. Étant une princesse, il décida de réaliser une vasque sur pied à la manière d'une coupe.

Cela décidé, il s'attela aux différentes étapes du travail de céramiste.

D'abord, il devait confectionner sa pâte, sa matière première. Quelle type d'argile allait-il utiliser ? Il choisit l'argile blanche qui était la plus pure. Mais avec quel type de silice mélanger son argile pour la rendre résistante ? Quelle chaux allait-il ajouter ? Après de nombreux essais pour trouver la composition parfaite de sa pâte, il trouva enfin satisfaction.

Il passa à la seconde étape : la glaçure, la matière vitreuse qui rendra la céramique imperméable et brillante. C'était la première vraie difficulté à laquelle il devait faire face car la glaçure allait déterminer la couleur. Il entreprit alors une quantité incommensurable d'essais pour trouver le bleu qu'il voulait offrir à la princesse. Il fouilla dans sa mémoire les après-midis qu'il avait passés à observer les Vosges. Il se souvint des longues balades autour de son village natal de Guebwiller. Il se rappela le massif du Grand Ballon et enfin, de plus en plus nettement, le bleu de la ligne des Vosges lui apparut. Il se remit au travail et essaya divers colorants. Il se pencha sur l'oxyde de cuivre et trouva ses essais prometteurs mais encore fallait-il qu'il trouve le dosage parfait. Il devait tâtonner puis modifier, corriger et recommencer encore et encore jusqu'à ce le résultat attendu soit obtenu. Enfin, il y arriva, du moins l'espéra-t-il, car le travail de céramiste n'est pas une science exacte. Il y a une part de magie qui s'opère à chacune des différentes étapes et malgré tous les efforts de l'artisan, jamais il ne saura à l'avance ce qui sortira du four.

Il entreprit alors le travail de cuisson. Il devait maintenant trouver la bonne température et le bon temps de cuisson. Rapidement, son atelier se remplit de céramiques ratées : fêlées, brisées, ébréchées ou encore pas assez bleues, trop bleues, bleus ternes, bleus trop brillants... Mais chaque essai le rapprochait de la réussite et un beau matin, il sortit du four une céramique qui dépassa toutes ses espérances.

Il avait souhaité reproduire le bleu de la ligne des Vosges, il avait obtenu tout autre chose ! Il avait obtenu une nouvelle couleur ! Un nouveau bleu, unique et vivant. Un bleu turquoise qui changeait selon la lumière et l'épaisseur, offrant de nouvelles nuances. Un arc-en-ciel, une aurore boréale, de la nacre, de l'opale mais de manière enchanteresse uniquement de bleu.

Théodore s'en retourna au café de la Nouvelle-Athènes pour offrir à la princesse son chef-d'œuvre, mais elle n'était plus là. La situation politique de son pays avait changé et elle avait pu rentrer chez elle. Le cœur de Théodore se fissa, comme une céramique fragile. Mais une vague de chaleur le réconforta à la pensée que la princesse avait pu rentrer chez elle. Il avait voulu lui offrir un cadeau mais finalement c'était elle qui lui avait offert quelque chose : une inspiration. Une inspiration qui avait donné naissance à ce bleu si extraordinaire. Il voulut alors le partager avec le reste du monde et s'inscrivit à l'exposition universelle de Paris de 1867.

L'exposition universelle eut un succès exceptionnel tout autant que le bleu de Théodore. Sa renommée fut telle qu'elle dépassa les frontières jusqu'à atteindre un lointain pays : la Perse. Là-bas, une princesse eut vent de la création d'une nouvelle couleur, d'un bleu sans égal. Une douce émotion l'envahit et un sourire illumina son visage...



Je partage avec les félins, le goût de la tranquillité, des refuges confortables, une insatiable curiosité, un esprit parfois aventureux.

J'aime la bonne chère, la photographie, l'écriture, les anecdotes, l'Histoire, les Arts, l'archéologie, le terroir. Aussi Colette, Vialatte, Maupassant, Cendrars, Camus, Kahlo, Miller, Maar, Arbus, Capa, Nachtwey et tant d'autres peuplent-ils mon Panthéon autant que les

souvenirs émus de quelques bonnes tables.

J'ai, pour la glaçure de l'email, bleu en particulier, un ravissement d'enfant constant : sa lumière m'émerveille. Deck, quel talent !

Quant aux humains, ils me fascinent !

Merci à tous d'avoir inspiré cette histoire dont Pacha est le héros. Je vous en souhaite bonne lecture.



Pacha

Pacha

Au matin de Noël 1919, posé dans une corbeille tendue de velours rouge surmontée d'un gros ruban de même couleur, à peine sevré, j'entrai dans la vie de la famille Mannhart et plus particulièrement dans celle de Charlotte. Elle m'attendait impatiemment depuis le jour de sa rencontre avec un chat persan : « Je voudrais le même, Papa ! »

Frédéric aimait ses enfants. Mais de Jeanne, la cadette, Louis, le petit dernier, c'était Charlotte, l'aînée, sa préférée. « Une artiste ! » Cette pensée emplissait l'industriel de joie, fierté et admiration. Il espérait secrètement la voir rejoindre l'entreprise. Au lendemain de la guerre, il fallait se relancer au plus vite et se moderniser.

Charlotte avait vu ma mère dans la vitrine d'un marchand de tapis orientaux. Frédéric m'y avait acheté. J'étais, disons-le franchement, un irrésistible chaton beige.

« Pacha ! Tu t'appelleras Pacha ! » s'était écriée Charlotte en me découvrant. Me soulevant jusqu'à ses magnifiques yeux verts, elle m'avait embrassé sur la truffe puis serré contre son cœur, m'y ouvrant une place exclusive.

Nous grandîmes ensemble, nouant les liens profonds et durables d'une belle relation. Je passais le plus clair de mon temps sur le lit de Charlotte, les rebords de fenêtres ou les moelleux coussins du salon.

La douce Jeanne était de ces rares élus à qui je prêtais volontiers ma fourrure, ronronnant d'aise sous ses doigts de pianiste au toucher si délicat, me plongeant dans d'extatiques béatitudes. Même ma Charlotte adorée ne savait pas si bien caresser.

« Ohhh qu'il est beauuu ! » entendais-je souvent. Avec les porcelaines et autres céramiques précieuses collectionnées par Frédéric et avantageusement disposées sur des buffets ou dans une vitrine, j'étais l'objet de ces coquetteries dont la famille s'enorgueillissait, à l'exception de Madame Mannhart.

Il faut dire que, malgré moi, je suscitais sa jalousie, incarnant la joyeuse complicité reliant Frédéric à Charlotte. Percevant son profond mal-être, je la fuyais constamment, achevant de la frustrer. Elle avait été d'une beauté que trois grossesses, surtout la dernière, ternirent successivement, souffrant de ne plus être le joyau des Mannhart. Face à la radieuse jeunesse de ses filles, elle s'infligeait une discipline de fer pour se maintenir, durcissant paradoxalement son beau visage.

Mais elle aimait sincèrement sa famille, j'en étais certain.

Pour ses 21 ans, Charlotte reçut de son père un appartement cossu situé sur un grand boulevard, en ville, proche de l'école des Beaux-Arts où elle étudiait la peinture et le dessin. Sa vocation était née dans l'enfance, quand, dans l'usine de Frédéric, Charlotte regardait les motifs sur carton, transposés sur les rotatives, transfigurer des mètres de tissu. Elle travaillait dur, voulant être la meilleure, consacrant l'essentiel de son temps à perfectionner sa technique.

De hautes fenêtres baignaient le lieu de lumière. Je m'y sentis bien. Immédiatement, je m'attribuai l'immense baie vitrée du salon que je rejoignais suivant un parcours immuable : le fauteuil, le buffet, la tablette au milieu de laquelle je prenais place, tour à tour majestueux, sphinx ou affalé. Il y avait de la place pour étendre trois, sinon quatre chats comme moi.

Du trottoir, les enfants me pointaient du doigt, me désignant à leurs parents. Ceux du quartier me saluaient, les petites filles surtout. Les jeunes femmes minaudaient : « Oh qu'il est mignon ! ». Impossible de me manquer : on ne voyait que moi. J'étais irrésistible, inaccessible, je dominais le monde, contemplant inlassablement son agitation quotidienne dans la rue en contrebas où voitures, chevaux, cyclistes, marchands, agents, piétons se croisaient en un bourdonnement permanent.

Nous recevions parfois la visite de Frédéric, seul ou accompagné. Si Jeanne venait de temps à autre après le lycée, c'était plus pour me cajoler que voir sa sœur. Je l'accueillais en miaulant, lui manifestant ma joie de la retrouver. Nous passions des heures délicieuses.

L'hiver, j'adorais dormir, pelotonné sur les genoux de Charlotte, caché sous sa table à dessin, tandis qu'elle œuvrait dans son salon-atelier. Parfois songeuse, un peu fatiguée ou en panne d'inspiration, Charlotte me caressait longuement, enfouissant une main dans ma douce et profonde fourrure qu'elle brossait matin et soir, en me susurrant des mots doux. En échange, je lui léchais les doigts ou frottai ma tête en ronronnant contre son beau visage.

Je la suivais partout, collé à ses jambes. Nous nous endormions et nous éveillions ensemble. Je l'aimais passionnément, éperdument.

Je ne sortis plus jamais, confiné avec elle dans un bonheur parfait que rien ne devait venir troubler.

Quand elle eut brillamment décroché son diplôme, Charlotte se lança dans la création de motifs pour papiers peints et tissus, déclinant, avec succès, une infinité de formes géométriques ou stylisées aux couleurs franches.

Très vite, gagnant bien sa vie, elle encombra l'appartement de coups de cœur décoratifs onéreux. Frédéric se félicitait d'avoir transmis cette passion à Charlotte. Il se réjouissait aussi de son évolution, tandis que Madame Mannhart l'aurait préférée mariée au fils d'un de leurs riches amis industriels.

À mesure que le temps passait et que son expérience augmentait, le caractère indépendant de Charlotte s'affirma.

Le premier signe d'un changement chez elle fut le sillage d'un parfum capiteux. Le second, une coupe à la garçonne qui me sidéra : j'adorais sa longue chevelure d'or. Le troisième, Charlotte se mit à fumer : « Pouah quelle horreur ! ». Le quatrième, Charlotte sortit les soirs, me laissant seul, ce qui n'était jamais arrivé aussi longtemps.

Un jour Charlotte rentra, excitée, chargée de trois splendides céramiques à la glaçure d'un bleu éclatant. Elle les posa sur le rebord de la grande baie vitrée et les admira longuement, se félicitant de sa trouvaille. « Ma » baie vitrée ! « Ma » tablette ! », « Ma » place ! »

Au soleil, les poteries étincelantes, sémaphores citadins, attiraient tous les regards.

« De pures merveilles ! », « De l'excellent Théodore Deck ! » s'exclamaient, admiratives, les amies de Charlotte, validant ce coup de foudre par émulation collective.

« De vraies cruches ! » pensais-je.

La « petite place » restant sur la tablette me privait de mon habituelle traversée triomphale, ne m'autorisant qu'une position statique et

verticale. Quand je sautai sur le rebord pour la première fois, Charlotte cria presque, esquissant un geste de protection : « Attention ! »

Vexé, je considérai les vases d'un œil mauvais. « Avais-je déjà brisé quoique ce fut ? ». Déchu par ces brillantes potiches, je partageai, contraint, gloire et promontoire.

Mais, je n'étais pas au bout de mes peines : autrefois si paisible, l'appartement vit progressivement débarquer de bruyantes et festives grappes humaines.

Tout fut chamboulé sauf, hélas pour moi, ces trois fichus vases trônant derrière la baie.

Je me prémunis de la déferlante en me réfugiant sur les armoires.

Le malheur ultime advint en la personne de Charles l'Anglais. Aucune imperfection visible chez ce dandy sportif, fortuné, amateur de livres, de bibelots et de belles mécaniques. Tout le monde l'adora, surtout madame Mannhart. Moi, pas.

La première fois dans la chambre, Charles n'avait pas supporté de me voir les observer, immobile dans la pénombre, trouvant mon attitude sinon menaçante, du moins gênante. Charlotte s'était moquée de lui, mais, succombant à la folie haletante de sa toute première passion charnelle, elle m'avait mis à la porte.

Ils se contemplaient avec des yeux de merlan frit, se roucoulaient des mots tendres, s'extasiaient naïvement ensemble devant la collection de céramiques de Charlotte. « Ri-di-cu-les ! »

Charlotte, centrée sur son histoire d'amour, me négligeait et ne me brossait plus. En représailles, je diffusais volontiers profusion de poils sur les affaires de Charles, m'y frottant, m'y roulant systématiquement dès que possible. Quand ils s'enfermaient, je miaulais chaque fois et longtemps devant la chambre, exprès.

Si Charles s'offusquait en supportant, Charlotte riait de la situation, jubilant de ce duel dont elle était le trophée.

Jaloux, malheureux, isolé, je compris Madame Mannhart. Du temps passa.

Un jour, Charles demanda Charlotte en mariage. Cet électrochoc la tira brutalement de son euphorie. La perspective de vivre en Angleterre, loin des siens, même dans une cage dorée, la refroidit d'un coup. Cette prise de conscience lui imposait de trancher dans le vif. Elle en était incapable. Elle se déroba, atermoya et s'éloigna progressivement, entretenant une sorte de flou malsain. Charles refusa l'inéluctable et

s'accrocha désespérément.

Charlotte qui ne l'aimait plus, finit par trouver Charles exaspérant. Elle laissait pourrir la situation, paralysée par la culpabilité, éprouvant une sorte de malaise, comme un dégoût. Charles, malade d'amour, s'avilissait en suppliant et dérivait, prisonnier de ses émotions.

La situation tournait à mon avantage.

Soudain nostalgique de notre ancienne félicité et de sa solitude, Charlotte se souvint de mon existence. Elle voulut renouer, mais elle m'avait tellement négligé que je gardais désormais mes distances.

Charles observait son manège. Pour rentrer dans les bonnes grâces de Charlotte, il tenta lui aussi de m'amadouer. Peine perdue ! Je ne m'en laissais pas conter. Quand Charles tendait une main pour me caresser, je lui donnais des coups de pattes. S'il tentait de m'effleurer quand je dormais, je m'éloignais d'un bond en feulant.

Aux abois, il tenta un ultime coup d'éclat. S'inspirant des augustes céramiques du fameux Théodore Deck, il rentra un jour portant un mystérieux paquet.

En l'ouvrant, Charlotte tint dans ses mains une merveilleuse statue antique de chat bleu, une Bastet égyptienne. Elle remercia Charles poliment, mais se sentit piégée par la valeur symbolique et matérielle de l'objet : comment refuser un tel présent ?

Comme elle le tenait inerte et un peu hébétée, Charles le lui prit vivement des mains et le posa, péremptoire, sur le rebord de la baie vitrée, à côté des trois Deck.

Cette usurpatrice déclencha ma colère. Bondissant sur la tablette, je bousculai la féline déesse qui se brisa instantanément sur le parquet, provoquant chez Charles une fureur démesurée. Il voulut m'attraper.

Charlotte s'interposa entre lui et moi pour me défendre, usant lâchement du prétexte de sa pseudo-violence à mon égard pour rompre. Charles, perdant toute contenance, explosa un chagrin trop longtemps enfoui avant de quitter les lieux, effondré.

Fuyant la tempête, je m'étais terré sous le canapé. Charlotte tenta bien de me rassurer en me susurrant des mots doux, comme avant. « Pfff ! Il était bien temps ! ». J'en avais assez de tout ce remue-ménage. Je résistai : « Viens me reconquérir, moi, Pacha le chat ! »

Je la snobai tout en lui accordant occasionnellement quelque attention, selon mon humeur. Elle devait sentir combien j'avais souffert et regretter notre tendre complicité.

Elle pleura bien un peu sur elle-même et sur nous, honteuse. Mais

son caractère reprit vite le dessus. Progressivement, le calme revint.

Les semaines suivantes, Charlotte redécora son appartement. Les vases Deck atterrirent sur un buffet. Une place tout à fait honorable, libérant la mienne. « Il était temps ! » Un matin, enfin prêt, je m'installai derrière la baie. En bas, le monde ronronnait.

Me voyant là, Charlotte s'approcha doucement, tenta une caresse que j'accueillis de bonne grâce. Derrière elle, la glaçure bleue des poteries étincelait au soleil. Vues sous cet angle, je convins qu'elles étaient très belles.



Mes mots sont tout-terrain. Ils aiment s'aventurer sur la piste du polar et pour créer des haïkus, se frotter au quotidien. Mes mots sont des lève-tôt. C'est dans le silence de l'aube qu'ils viennent se poser confiants sur les pages blanches de mes carnets. Je suis Laetitia Midou, je totalise cinq décennies au compteur, j'habite Barr et les mots sont ma vie.

Deux projets en cours : un polar «cold case» qui a pour décor un village en Alsace et un recueil de haïkus. Je vous souhaite une agréable lecture de ma nouvelle.



**Chacun
cherche
son bleu**

Chacun cherche son bleu

Chacun cherche son bleu, Klein, Hockney, Asse, Deck et moi. Le bleu me calme, il plonge en moi pour y pêcher les angoisses qui se débattent au creux de mon ventre intranquille. Le bleu en remonte parfois, un plein filet, et le miracle se produit. Ma respiration se calme, je peux m'ouvrir au monde, allégé.

Le bleu est toute ma vie. Le bleu retient ma vie. Il est ma survie. Vous pensez peut-être que j'exagère ? Un bleu, juste du bleu, comment un bleu peut-il sauver un homme ? Celui de Deck, Théodore Deck, est le plus puissant. Je l'ai croisé un jour où le soleil brillait, où les oiseaux chantaient et où tout cela m'était parfaitement égal.

Tout avait basculé depuis un an. Le bonheur avait détourné son regard une seconde. Cette seconde impitoyable avait pilonné notre famille.

J'étais un adolescent de quinze ans renfrogné, rongé par un mal-être qui m'englait tout entier, dans un corps taillé à la serpe, qui poussait mal et trop, qui me dégoûtait et qui dégoûtait les autres. Je ne faisais rien pour plaire. Les douches, je ne connaissais plus. Je portais le même jean, le même pull en hiver, le même t-shirt en été, la même tête hirsute et vide d'expression. Je traversais les jours et les nuits dans une totale indifférence.

Papa, un dimanche, m'avait traîné à Guebwiller, un patelin dans les Vosges, à plus d'une heure de route de chez nous. Ça me gavait de

perdre ce temps dans la voiture pour aller dans un musée de poterie ancienne. Un musée de poterie ancienne !

Maman était passionnée de poterie, c'était un rêve pour elle d'aller visiter le musée Théodore Deck à Guebwiller mais, pris par la boulangerie, mes parents reportaient la visite encore et toujours. D'autres choses plus importantes s'invitaient dans leur temps libre et cette visite ne s'était jamais faite.

Depuis cette seconde qui a ravi notre bonheur, j'étais, malgré mon air d'ours mal luné, très conciliant avec papa. Pour cette raison, je n'avais opposé aucune résistance à son idée de nous rendre au musée Théodore Deck. Pour voir les yeux de papa briller d'un peu de joie, je ne renonçais à rien, je m'efforçais à tout. Au lycée, j'étais brillant, je bossais dur pour déposer à ses pieds mes réussites, mes plus belles notes, les commentaires les plus élogieux de mes profs. Papa avait trop souffert, je n'allais pas y ajouter la contrariété. Pour le reste, je faisais comme bon me semblait, je m'habillais comme un clodo, j'avais l'air d'un clodo, je puais comme un clodo mais je m'en battais la cacahuète, c'était là que s'exprimait mon effondrement intérieur. En toute honnêteté, lutter contre ce penchant qui m'amenait à négliger mon apparence était au-dessus de mes forces.

Avec papa, on parlait peu. Les échanges tournaient autour des mêmes sujets : la logistique, les repas, mon orientation. Ce fil tendu entre nous, bien que tenu, était vital. Il reliait nos deux âmes cabossées, il nous reliait à la vie. Il surplombait notre chagrin immense et intarissable. Nous nous y accrochions vaille que vaille pour ne pas tomber.

Cette journée de printemps était splendide. Le ciel était d'un bleu rare dans lequel je plongeais des yeux repus. Les avions de ligne n'en avaient pas encore sali la pureté. Le bleu du ciel et Oxmo Puccino ont accompagné le trajet jusqu'à Guebwiller. Papa écoutait France Culture. Maman adorait France Culture. Papa se posait partout où son épouse s'était posée. Il avait peut-être le sentiment de la rejoindre le temps d'une émission. Il avait peut-être besoin de remuer le passé heureux, de convoquer et ressusciter les souvenirs, de cheminer sur les traces où elle était passée, où elle avait vibré, où elle avait tremblé. Cela lui donnait-il le sentiment d'être avec elle ? Et ce musée Théodore

Deck où elle rêvait d'aller, y allait-il pour connaître, le temps d'une visite, le doux sentiment de la présence de maman à ses côtés ?

Papa a été un bel homme, ce n'est plus le cas. Une seule seconde a arraché sans ménagement tout ce qu'il avait de plus beau, de plus digne, de plus vivant. Il est maigre, ne se rase plus. Ses yeux rouges, posés sur des cernes mauves et boursoufflées, semblent saigner. Papa tient en équilibre sur le fil et s'efforce de ne pas basculer. Pour moi, j'imagine. Et pourtant, je vois comme il se débat contre ce chagrin, enclin à le tirer vers les ténèbres. Je sais que c'est tentant. Cela m'attire aussi, encore aujourd'hui. Mais on résiste, papa et moi, l'un pour l'autre. Nous sommes notre survie. Nous sommes les survivants et nous désirons survivre pour que continue à vivre leur mémoire.

Au musée, l'œuvre de Théodore Deck s'étagait sur plusieurs niveaux. L'hôtesse de caisse nous l'avait annoncé lorsque nous avons récupéré les deux tickets d'entrée. Je me rappelle avoir émis un soupir interminable. Papa m'avait regardé en levant un sourcil. Imaginant le supplice à venir - endurer une heure de visite parmi des assiettes en faïence d'un antique céramiste alsacien que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam - ce soupir m'avait échappé. J'avais laissé mon casque sur les oreilles, Oxmo me soutiendrait dans cette épreuve.

Je me traînais comme un damné, suivant papa avec une mollesse propre à l'adolescence. Mon père s'exclamait à chaque assiette, m'interpellait et je hochais la tête, plein de bonne volonté.

Et puis, un vase recouvert d'un émail bleu décoré de rinceaux végétaux et surmonté d'un décor et d'une chaîne en bronze m'a arrêté net. Le bleu de ce vase m'a ouvert le cœur pour y glisser sa lumière. Je suis resté longtemps devant le vase comme halluciné par une vision improbable. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'ai pris une photo pour en conserver le souvenir. Et papa est venu me chercher. J'ai avancé dans les couloirs, mes pas étaient portés par un désir neuf et inédit. Je m'étonnais de mon intérêt. C'est alors qu'un deuxième vase, protégé derrière une vitre, a déposé sur mon cœur sa beauté bleue. Le bleu turquoise éclatant a déclenché des frissons sur ma peau. Le vase offrait à mon regard sa panse renflée et sa couleur magnétique. Un lézard s'y'enroulait jusqu'à son sommet. J'ai pris une photo.

Papa est venu me chercher. Il a souri me voyant photographier un autre vase, différent des deux autres par sa forme ronde et élargie. Son bleu illuminait tout, mettait mon cœur à genou.

Je suis resté comme deux ronds de flanc comme disait maman.

Avec le recul, je peux dire que j'ai été touché par la grâce d'un bleu unique, celui de Deck. Ma rédemption, je la dois au bleu de Deck.

Ici, j'ai trouvé mon bleu, celui qui réussit à panser mes bleus à l'âme, à supporter l'absence de maman et de ma petite sœur qu'un chauffard sous alcool a arraché à la vie un doux soir d'avril.



Les mots, j'aime d'abord les lire, depuis l'enfance. Lire un peu de tout, sans retenir, s'imprégner d'ambiances, entrer dans d'autres vies, changer avec des phrases fortes. J'ai aussi aimé faire vivre les mots par ma voix pour les enfants. Et écrire est un geste, un mouvement. Le stylo dépose.

Habituellement, il ne dépose que des bribes éparses dans un cahier mais là, les trois vases étaient d'un bleu si tentant, ils voulaient aussi s'exprimer !



Les trois secrets bleus

Les trois secrets bleus

« J'ai un secret. »

Deux minutes de silence total.

« Moi aussi. »

Et tout de suite, une petite voix de s'empresse d'ajouter, en chuchotant : « Et moi aussi.

- Alors ça nous fait déjà deux points communs.

- Quel est le deuxième ?

- Nous sommes tous trois issus des mains de maître Théodore Deck.

- Et nous sommes si... bleus ! »

Temps de silence. Total encore.

« Mon secret, disais-je, c'est mon dragon.

- Alors c'est vrai ? Il est vivant ? Il a vécu plein d'aventures ? Il a vécu en Chine, dis ?

- Non. Il est totalement inerte. Il est aussi froid et lisse et neutre que l'eau de mon bleu.

- Bleu, bleu, tu parles de ton bleu, mon bleu, notre bleu ??! L'éclat vif, le brillant, ce bleu qui reflète les pensées ? Mais tu te trompes de secret ! – et, plus doucement, en confidence – Regarde-moi, je suis telle une vasque mais en réalité je suis un miroir de création...

Au jardinier, il ne lui fallait pas plus de quelques secondes pour rêver ses semis, ses plants et ses parterres rien qu'à imaginer le bouquet que je pourrais recevoir.

La comtesse, elle, laissait souvent courir ses doigts sur mon ventre rebondi et rêvait de maternité ; quand sa fille a eu deux ans, toujours en me caressant, elle a eu l'idée d'une poupée de chiffon à la tête toute ronde ; quand elle a eu 5 ans, sa mère et elle ont commencé une collection de

poupées de porcelaine et, quand elles s'attardaient à m'admirer, à imaginer des yeux, un nez, une bouche, je savais que la prochaine pensionnaire allait arriver.

J'ai su que le laquais se consumait d'amour pour la fille de la cuisinière le jour où son regard s'est perdu dans la profondeur de mon bleu comme il aurait souhaité plonger dans le lagon de son regard. Elle me pianotait du bout des doigts à l'occasion, en passant, comme une hésitation. Du jour où ils se sont déclarés, ils m'ont oublié !

Le petit Hugo, j'ai mis longtemps à comprendre. Il me scrutait, par-ci par-là, avec un sérieux imprévisible. Et puis, un jour, j'ai entendu la nouvelle : il s'était engagé comme marin sur un navire pour sillonner l'étendue bleue des océans. »

La toute petite voix l'interrompt :

« Moi je comprends. L'inertie, le froid, le rien. Chacune de mes compétences pensait que j'exaucerai leurs vœux. Il devait y avoir un génie en moi, ils ouvraient mon capuchon... et rien. Alors il devait y avoir un talent en moi, ils formulaient leur vœu quand même et rien. Et, pourtant, du talent, j'en avais reçu, celui de Théodore Deck. Mais c'était celui de la beauté, de l'imagination. Et ce n'était pas ça, leurs vœux. Moi, je ne suis que matière. C'est mon secret. »

Temps de silence, temps de rien.

« Et alors ?

- Alors quoi ?

- Imagination, talent, miroir, vœu, c'est pour les hommes tout ça ?

- Peut-être.

- Et nous avons quoi, nous ?

- Ah !

- Le silence, l'instant et l'éternité.

- ...

- Et la terre qui redevient terre ?

- ...

- Chut ! Ils vont arriver, c'est l'heure !

- Alors on bombe le torse, on brille, et on se laisse admirer, s'il vous plaît !

- Et on vibre avec les hommes derrière la vitrine ?

- Oui, on vibre avec chacun des visiteurs. C'est beau...

- Et demain, je vous raconterai...

- Chuuuuut !



Assoiffée de lecture depuis que je suis en âge de tenir un livre, cette passion ne m'a depuis jamais quittée. Aujourd'hui, je m'essaye à l'écriture pour raconter les histoires que j'aimerais lire et partager.

Le conte est l'un de mes types de récit préféré : ces textes souvent empreints de magie et de sagesse. Certains se

transmettent depuis des siècles et se lisent à tout âge.

Les céramiques de Théodore Deck invitent au voyage et font vagabonder l'imagination, c'est donc tout naturellement la forme du conte que j'ai adopté pour raconter les péripéties du lézard qui orne l'une de ses céramiques.



Le lézard et le magicien

Le lézard et le magicien

Il était une fois un magicien des couleurs.

Dans son atelier perché en haut d'une montagne au milieu du désert, il avait créé toutes sortes de couleurs. Du bleu qui apaisait les âmes, du rouge qui échauffait les esprits, du blanc pour illuminer le monde, du jaune pour inspirer le courage, du vert pour apporter la prospérité et du violet pour acquérir la connaissance.

Grâce à ses couleurs, il pouvait donner à n'importe quel objet, n'importe quel matériau les propriétés des couleurs qu'il y apposait. Il recouvrait, peignait, mélangeait les poudres colorées créant toute sorte d'artefacts aux pouvoirs tous plus surprenants les uns que les autres.

Mais son bien le plus précieux restait un vase dont l'aspect terne ne manquait pas de trancher avec le reste des créations multicolores du magicien. Néanmoins, il surpassait en importance tous les autres objets : c'était dans ce vase que le magicien conservait précieusement ses couleurs.

Un jour, se présenta à la porte du magicien un lézard. Celui-ci arrivait des confins du désert et supplia :

- Magicien, Ô grand magicien, aide-moi. Je ne suis qu'un pauvre lézard. S'il te plaît, donne-moi la connaissance nécessaire pour converser avec les hommes.

Le magicien, qui rendait volontiers service, accepta d'aider le petit animal. Il alla dans son atelier, prit de l'argile, le violet issu de son

précieux vase et confectionna deux cornes qu'il fixa sur la tête du lézard. Celui-ci fut ravi. Il remercia profondément le magicien puis s'en alla au village en bas de la montagne.

Arrivé au village des hommes, le lézard voulu tout d'abord engager la conversation avec un homme qui se trouvait au bord du chemin. Celui-ci semblait être un marchand d'après les objets présentés sur un étal devant lui. Cependant, sa grande taille le terrifia. Il retourna donc chez le magicien et dit :

- Magicien, Ô grand magicien, aide-moi. Je ne suis qu'un petit lézard craintif. Donne-moi du courage pour parler aux hommes.

Le magicien accepta à nouveau. Il retourna dans son atelier, prit dans son vase le jaune dont il recouvrit les petites griffes du lézard. Celui-ci fut ravi, il remercia le magicien et retourna au village.

Arrivé au village, le lézard trouva assez de courage pour parler au marchand et, ensemble, ils commencèrent à discuter amicalement. Alors qu'ils parlaient, le marchand fit tomber son médaillon dans une petite crevasse. Le marchand se lamenta car il s'agissait d'un souvenir qui lui était précieux. Le lézard proposa d'aider son nouvel ami, se faufila dans la crevasse mais il ne put retrouver le médaillon car il faisait trop sombre.

Tout triste, il alla chez le magicien une nouvelle fois.

- Magicien, Ô grand magicien, aide-moi, j'aimerais aider mon ami mais mes yeux ne voient rien dans le noir !

Touché, le magicien retourna dans son atelier et pris, cette fois, dans son vase, la couleur blanche. Il façonna deux lentilles pour en recouvrir les yeux du lézard.

Le lézard remercia le magicien et repartit aider le marchand. Grâce à ses nouveaux yeux, il réussit aisément à retrouver le médaillon. Reconnaisant, le marchand proposa au lézard de l'accompagner dans un voyage pour découvrir le monde et faire du commerce.

Ensemble, le lézard et le marchand se mirent à parcourir les villages. Ils firent de nombreuses rencontres et découvrirent des

lieux extraordinaires. Malheureusement, leur voyage ne dura pas. Ils durent bientôt rentrer chez eux faute d'argent car les affaires n'étaient pas bonnes. Désireux de continuer leur périple et après quelques hésitations, les deux amis décidèrent finalement d'aller à nouveau voir le magicien à qui ils racontèrent leurs malheurs.

- Magicien, Ô grand magicien, malgré nos efforts, notre labeur ne paie pas. Peux-tu nous aider ?

Le magicien accepta encore une fois de les aider. Il alla chercher, dans son vase, le vert, puis, avec de petits bouts de métal, forgea une multitude de petites écailles vertes qu'il dissémina sur le dos du lézard.

- Voilà, dit-il, il suffira de te caresser le dos pour connaître la prospérité.

Le marchand et le lézard furent ravis, ils remercièrent le magicien et partirent à nouveau à l'aventure. Ensemble, ils parcoururent le monde et devinrent riches.

Mais, un jour, un homme, jaloux de la fortune des deux amis, attira le marchand dans un traquenard et le tua pour le dépouiller de sa fortune.

Dévasté, le lézard partit voir le magicien.

- Magicien, Ô grand magicien, aide-moi à venger mon ami !

Cette fois, le magicien hésita, mais finit néanmoins par céder. Il prit donc du rouge de son vase qu'il mélangea avec de la pâte de verre.

- Voici une langue de verre qui te permettra de cracher du feu, dit-il. Mais, cette fois, tu ne pourras garder cet artefact que le temps de venger ton ami. De plus, une fois ton souhait accompli tu devras revenir et me rendre tout ce que je t'ai donné auparavant. C'est à cette seule condition que j'accepte de t'aider.

Le lézard, dont la colère empoisonnait le cœur, accepta la proposition et partit se venger. De sa langue de feu, il brûla son ennemi ; de ses griffes sans peur, il déchiqueta ses possessions ; de ses yeux lumineux, il aveugla ses adversaires ; de sa corne, il transperça tous

ceux qui s'opposaient à lui tandis que ses écailles le protégeaient de ceux qui tentaient de le blesser. Plus il laissait exploser sa colère, plus celle-ci gonflait en lui et plus il grandissait. Bientôt, il atteignit le ciel.

Le petit lézard était devenu un dragon et semait la terreur sur la terre.

En apprenant cela, le magicien sut qu'il devait intervenir. Il prit son vase, qui ne contenait plus que du bleu, et partit à la rencontre du dragon. Arrivé devant lui, il se campa sur ses pieds et cria :

- Dragon ! Le moment est venu de me rendre ce que je t'ai donné.

- Jamais ! Gronda le dragon et il cracha une vague de feu sur le magicien.

Celui-ci prit alors son vase et invoqua directement, de celui-ci, une vague de bleu. Celle-ci se dressa entre lui et le Dragon, arrêtant le déluge de flammes. La vague de bleu grossit, grossit, grossit à tel point qu'elle enveloppa la bête si étroitement qu'elle fit tomber ses cornes, ses griffes, ses yeux, ses écailles et sa langue. La colère qui l'enflammait de l'intérieur fut étouffée par la couleur plus pure que le ciel. Le dragon rapetissa, rapetissa, rapetissa jusqu'à redevenir un petit lézard. Le magicien rappela alors toutes ses couleurs qui entraînèrent avec elles le lézard. Elles entrèrent toutes dans le vase sauf le bleu qui se fixa sur la surface du vase y emprisonnant le lézard par la même occasion.

- Lézard, petit lézard, dit le magicien d'une voix triste, tu as laissé la colère te consumer et le pouvoir te dévorer. Désormais, tu seras le gardien de ce vase et veilleras sur son contenu pour l'éternité.

C'est ainsi que le magicien des couleurs arrêta la colère du dragon. Il retourna dans son atelier en haut de la montagne et posa, sur sa petite étagère, son vase bleu désormais orné d'un petit lézard dont le regard tourné vers le ciel semblait contempler le soleil.



COLLECTIVITÉ EUROPÉENNE D'ALSACE

Place du Quartier Blanc
67694 STRASBOURG cedex 9

100 avenue d'Alsace
BP 20351 - 68006 COLMAR cedex

www.alsace.eu

Les sites de la Bibliothèque d'Alsace

Altkirch, 1 rue des Vallons

Betschdorf, 54 rue de la Gare

Colmar, 75 rue Morat

Sarre-Union, 18 rue des Roses

Truchtersheim, 44 rue du Sonnenberg

Villé, route de Bassemberg